

PASSÉ RECOMPOSÉ



Il est bien ici question d'autobiographie, car du jour où le célèbre dictateur roumain prit ses fonctions jusqu'à sa chute, il utilisa continuellement le médium audiovisuel pour mettre en scène sa vie politique et privée. Ujică, choisissant ce titre pour son film, exécute, en même temps qu'il annonce, une révérence caustique à l'un de ceux qui réussirent à ériger la représentation et le contrôle de leur image au rang d'œuvre d'art.

Car si le terme *autobiographie* désigne la relation écrite, et dans ce cas, impressionnée sur pellicule, à sa propre vie, il paraît évident que pour un homme d'État cette dénomination, dont la subjectivité est inhérente, est en elle-même une critique. Ou du moins, une plus juste appréciation des choses. D'une part, le réalisateur souligne le caractère absurde du

récit total d'une existence par le biais d'une caméra. D'autre part, il met en avant la portée de ces images dites *documentaires* qui peuvent surpasser prodigieusement l'écrit par leur impact sur la société, redoutable arme de propagande massive.

Aussi la question de la paternité de cette ambitieuse combinaison d'images d'archives se pose. Ce que nous propose Ujică, travaillant uniquement à partir de ce matériau, est de remettre en perspective ces images. Non en les disséquant, comme le feraient par exemple Gianikian et Ricchi-Lucchi, examinant le cœur du photogramme, mais en les accumulant sobrement pour qu'elles s'annulent par elles-mêmes. Par un travail de montage subtil, tout particulièrement

de la bande son, émergent des séquences autonomes: le sifflement d'un train, les hurlements d'une foule permettent de relier des plans dans un même espace-temps, créent des unités narratives. La plupart des images d'archives sont bruitées dans un souci d'authenticité. Cet effet a la faculté de rendre le récit vivant en même temps qu'il distancie les images de la réalité: l'Histoire est fictionnée. Il se construit alors une chimère, saga nationale et politique, qui ne fait que davantage ressortir le caractère totalement fantaisiste de cette tartuferie d'État, et dévoile ce qui fait acte de documentaire.

L'absence totale de son sur certaines séquences donne à voir toute leur substance: vacuité du discours, mascarade minutieusement préparée. Pas besoin d'entendre ce qui ne cesse d'être répété par cœur, seul compte le geste. Mettant en avant leurs pantomimes, leurs grimaces, le regard porté sur les personnages emprunte alors au burlesque.

Le film se muant en anatomie d'une propagande, de l'apparat et des codes du pouvoir grâce à la redondance des événements, le spectateur devient familier de ce qui peut soulever des foules, ou de ce qui du

**L'AUTOBIOGRAPHIE
DE NICOLAE CEAUȘESCU**

SÉANCE SPÉCIALE
de Andrei Ujică

Mer - 14h45 - Salle 3
Jeu - 14h45 - Salle 3

moins en l'air. Coutumier aussi de ce dictateur maladroit, presque touchant lorsqu'il imite avec application les autres chefs d'État en visite officielle. Fragments d'une vie factice, délires mégalomaniaques, la seule chose qui évolue est la pellicule. Elle se pare de couleurs le temps d'immortaliser les vacances du couple présidentiel en technicolor, mais enregistre éternellement la même ritournelle: la poitrine gonflée de sentiments lyriques écrasant l'humain qui interroge l'endoctrinement.

Ceaușescu survole la maquette de sa ville rêvée comme un géant qui piétine tout, se remémorant peut-être

POUSSIÈRE D'ÉTOILES

Notre histoire gît dans un désert, la terre brûlée d'Atacama dont l'absolue stérilité offre au passé un idéal séjour de silence. Depuis l'espace, ce non-lieu du refoulement apparaît comme un lac noir, une tache aveugle au milieu du Chili. Mais ce puits d'oubli aspirant au néant n'est pas complètement inhabité. Quelques intempestifs explorateurs viennent troubler la paix coupable de son sommeil en le faisant rêver à des galaxies mobiles, immenses créatures marines flottant parmi des momies grimaçantes et des mères endeuillées. Et ils sont de plus en plus nombreux: tous les insatiables curieux aimantés par l'inconnu, tous ceux qui échouent à être des ignorants satisfaits, se retrouvent ici, en quête de leur histoire. Défiant l'insignifiance minérale et l'aride monotonie du ciel, armés de pelles et de télescopes, ils fouillent, scrutent, et questionnent.

Nostalgie de la lumière, le beau film de Patricio Guzmán, interroge à son tour ce peuple insomniaque livré à sa *libido scienda*. Face caméra, les astronomes et les archéologues parlent, avec une gourmandise enfantine, de l'idéale transparence du ciel, et de la sécheresse qui préserve les vestiges ancestraux. Ils constatent que si leurs quêtes, en apparence différentes, les conduisent au même

sa joie enfantine aux côtés de son homologue coréen face à un phénoménal spectacle humain dans un stade de foot, frénésie patriotique édulcorée. Capricieux poupons dodus enrobés de leur sucre kitsch, ils exultent de leur capacité à faire admettre leur conception de la réalité à tant d'individus.

Subrepticement apparaissent pourtant les indices d'un régime qui se consume. Le regard du Conducător paraît désabusé, le corps faiblit, l'objectif se fait bientôt aussi cruel que son tyran. Perdu à son propre jeu, lassé, l'orateur perd de sa superbe en même temps que ce qui nourrissait son aura: le regard et l'amour du

peuple. Tomber de rideau: la représentation s'effondre, le peuple prend conscience de la supercherie dans laquelle il a été entraîné pendant des décennies.

Qu'y a-t-il au fond de sincère quand n'existe plus que la mise en scène? Peut-être la voix suppliante d'un autocrate déchu qui s'affole. Lentement tout s'effondre, et l'image alors, seule, reste, invincible, plus forte que celui qui l'a pour un temps maîtrisée.

Julia d'Artemare
Dessin: David Caubère

lieu, c'est parce qu'ils cherchent en réalité la même chose. En effet, l'astrophysique moderne a révélé que les molécules de nos organismes ont été forgées dans le cœur d'étoiles antérieures à notre soleil, si bien que la question historique de nos origines se confond avec celle du Big Bang. Tout est dans tout et, comme les Grecs en avaient l'intuition, nous portons en microcosmes le cosmos dans nos êtres.

Et puisque le désert est ce lieu magique où se résolvent les énigmes de l'histoire, le réalisateur décide de l'interroger sur un passé plus récent: il lui demande ce que sont devenus les jeunes gens disparus sous la dictature de Pinochet. Il croise alors un personnage étrange: une silhouette glissant à contre-jour sur l'horizon, solitude penchée sur la terre craquelée du désert, en quête d'un improbable trésor. À la question «que cherchez-vous?» la femme répond: «mon fils». Avant que l'on puisse sourire de cette incongruité, elle nous tend quelques cailloux blancs gisant au creux de sa main et explique: les morceaux lisses correspondent à l'extérieur des os, et les morceaux poreux, à l'intérieur. Son fils est là, dans ces fragments d'os qui ne sont peut-être pas les siens, rendu à sa forme originelle

de poussière d'étoile. Celle-là même que le réalisateur fait pleuvoir en flocons scintillants sur le deuil d'une mère qui contemple l'éternité de son enfant.

Sur le sort des disparus, les mères et les savants continuent d'exiger des réponses. Cette exigence éthique de restitution du passé débouche sur un impératif esthétique qui est aussi un manifeste cinématographique: pour mettre à jour les vérités enfouies, il faut savoir regarder, et la qualité de ce regard tient à sa durée et à sa persévérance. Les astronomes et les mères en témoignent: seule une attention constante, s'inscrivant dans une temporalité différente où l'heure et la journée ne sont rien, capable de considérer l'éternité du cosmos et de la mort sans effroi, est susceptible d'apporter des réponses.

C'est pourquoi *Nostalgie de la Lumière*, fait, dans sa forme, l'éloge de la lenteur. Les plans tournés à l'intérieur du télescope géant installé au cœur

Nostalgie de la lumière

de Patricio Guzmán

JOURNÉE SCAM

Mer - 14h45 - Salle 5

Jeu - 17h15 - Salle 4

de l'Atacama évoquent la valse du vaisseau de 2001, *Odysée de l'espace*. L'exploration en longs panoramiques de sa mécanique giratoire élève la pesante machine à la grâce d'une danseuse en apesanteur. Cet accueil de la durée se retrouve dans l'art de prendre le temps. Pour trouver, notamment, la distance qui défait le mutisme des choses: à la

visite d'un cimetière dans lequel les cercueils, posés à même le sol, exhibent des corps calcifiés, succède un plan large du même lieu. Le grouillement serré des croix dessine alors sur la surface plane du désert un hérissément d'effroi. Inversement, la peau parcheminée d'une momie, par un resserrement du cadre, renvoie à la surface écorchée du désert.

Le questionnement moral de l'occultation de l'histoire trouve donc ses réponses dans une esthétique de la lenteur. Elle seule peut approcher la science libérée de l'urgence technique et les deuils sans fin.

Antoine Garraud

SUR-LE-CHAMP par David Caubère



ODYSSÉES INTIMES



Elles sont trois: Asma, Fatema, Amina. Trois jeunes femmes iraniennes en gare de Téhéran. Passant le contrôle des billets, elles se présentent. Une à une elles disparaissent du champ, masquées par les reflets des grandes baies vitrées. En franchissant cette limite, elles quittent une vie. Au bout du voyage, une autre les attend, de retour dans leur région d'origine. Le temps d'un film, le trajet marque cette rupture, lui donne corps pour mieux accepter la mue.

Lentement, le train se met en branle. Les rouages du film se mettent en place. L'espace confiné de la cabine-couche est propice au retour sur soi. La toile pourpre des banquettes rappelle le divan, l'isolement se fait sentir. Chacune d'elles commence à se dévoiler dans la douce lumière du lieu. Les souvenirs de leur vie étudiante s'installent. Chacune à sa manière exalte l'impression de liberté de ce temps: une période d'exploration des possibles, d'affirmation de soi, en tant

que femme, en tant que personne. Leurs visages filmés en gros plan concentrent l'attention sur leurs expressions, leurs regards, ils complètent la parole, lui donnent toute sa profondeur. L'espace urbain défile dans de longues respirations. Sur un tapis de végétation vert pâle s'élèvent les profils rectangulaires des maisons et des immeubles que vient parfois surplomber le toit d'une mosquée. Les décors sont les métaphores des paysages intérieurs de ces femmes, en retour ils nourrissent leurs réflexions par les sensations qu'ils provoquent chez elles. Ce mouvement habite le cheminement du film.

Les constructions se raréfient, laissant place à des paysages d'herbes hautes sur un sol rocailleux. On s'engage sur les terres désertiques aux dégradés de gris, de brun et d'ocre. Dans ce nouveau décor, des souvenirs plus lointains remontent à la surface: l'enfance au village, la famille, le périmètre réduit de l'île de leur premier âge. Le souvenir

rebrousse chemin vers leurs origines au rythme de l'avancée sur les rails.

Le rapprochement de ces deux univers sème le trouble. Deux univers que tout sépare si ce n'est qu'ils sont le parcours commun de ces trois femmes. Elles font appel à leur raison, à leur lucidité, pour démêler les contradictions, tenter de créer des ponts entre les deux sphères de leur existence. Comment faire se rejoindre leur indépendance nouvellement acquise et la tradition? Quel statut peuvent-elles trouver dans une société où leur périmètre est restreint? Comment peuvent-elles se comporter avec des familles qui les ont vues naître et dont elles se sentent étrangères? Les questions s'accumulent sans trouver de réponse rassurante et le passage dans un tunnel les entraîne brutalement dans une nuit de doute. C'est le temps de la prise de conscience. Dans un processus jungien, l'âme se révèle, prend le dessus sur l'égo. Les haut-parleurs appellent à la

rière, marquant un arrêt. Le religieux rejoint l'acte thérapeutique. Le retour dans le train est marqué par l'errance: les jeunes femmes passent de wagon en wagon, elles traversent les couloirs exigus, le ballonnement du train donnant à leur démarche une allure incertaine, malhabile. Une chanson envahit l'espace, les accompagne dans leur

Safar

de Tahleh Daryanavard

INCERTAINS REGARDS

Mer - 10h - Salle 2

Mer - 21h30 - Salle 4

déambulation, porteuse de courage dans ce moment de fragilité.

Peu à peu, des mots viennent de nouveau se poser sur leurs émotions, premières pierres sur le chemin de la renaissance. Elles acceptent les contradictions qui les portent. Une rêverie intérieure s'installe alors qu'elles regardent par la fenêtre, les traits tirés. Dehors, au diapason, des tâches lumineuses tentent de se faire une place dans l'encre noire de la nuit. Parfois, des éléments identifiables surgissent, un motard suivant le train, une lampe encore allumée, comme des guides aux langages obscures.

Enfin, l'aurore tant souhaitée apparaît. Alors que les premières lueurs de l'aube laissent encore un vent d'incertitude, le soleil le chasse, inondant de sa chaleur les immensités rugueuses, leur donnant vie par sa seule présence. C'est le signe de la réconciliation. L'harmonie des contraires est rétablie, un horizon apparaît possible. Le temps d'un long plan, l'une des jeunes femmes

contemple la vue, la silhouette se découpant sur le paysage défilant. L'image est toute en contraste, entre l'ombre et la lumière, la stabilité et le mouvement, l'humain et la nature, mais pourtant pleine, entière, trouvant son équilibre dans le jeu même des oppositions. La parole apaisée de la jeune femme complète ce tableau.

Le voyage peut dès lors prendre fin, le retour peut avoir lieu. La dynamique mort-renaissance entreprise sous l'égide du réalisateur s'achève. Ce rite de passage fait avec les moyens du bord – un train, une cabine, une caméra – a opéré. Il a fixé le cadre nécessaire à l'éclosion d'une nouvelle vie. Pourtant, le principe minimaliste du film renvoie à la complexité des modes traditionnels cherchant dans les limites de la modernité matière à réinventer le voyage initiatique.

Guillaume Darras

Dessin : David Caubère

Mercredi 20h30
Saint-Andéol-de-Vals
PROJECTION VILLAGE

Safar

Place du village

ou en salle en cas d'intempéries

SUR-LE-CHAMP par David Caubère



Mercredi 13h
BLUE BAR

L'équipe de l'école documentaire de Lussas présentera les formations (Master, atelier de réalisation et résidence d'écriture) et répondra à toutes vos questions



l'école
docum
entaire

Salle **1**

matin

10h00 - RENCONTRES PROFESSIONNELLES : Présentation étude ROD, par Pascale Krief et Michel David

après-midi

14h30 - HISTOIRE DE DOC : Danemark
De Gamle
 Henning Carlsen - 1961 - 32'
PH lys
 Ole Roos - 1964 - 22'
Det store bælt - Claus Ørsted, Lars Brydesen - 1968 - 9'
Capriccio
 Ole Askman - 1968 - 5'
Et år med Henry - Jens Jørgen Thorsen - 1969 - 12'
Life in Denmark - Jørgen Leth - 1971 - 37'
I den vi vågner
 Lizzie Corfixen - 1976 - 20'
Havnen - Jørgen Vestergaard - 1967 - 11'
Danmark - Dit og mit - Jørgen Vestergaard - 1982 - 40'
Débat en présence de Kees Baker et Esther Wellejus

soir

21h - HISTOIRE DE DOC : Danemark
Herfra min verden går
 Christian Braad Thomsen - 1976 - 81'
Jenny - Jon Bang Carlsen - 1978 - 38'
Débat en présence de Kees Baker et Esther Wellejus

Salle **2**

matin

10h00 - INCERTAINS REGARDS
Les Fantômes du zoo
 Mahbooba Ibrahimy - 2009 - 15'
Safar - Tahleh Daryanavard - 2010 - 55'
Vehicle Missing
 Xiao-Dong Guo - 2009 - 70'
Débat à l'issue de chaque film en présence des réalisateurs

après-midi

14h30 - LES AMIS DES ÉTATS GÉNÉRAUX
Claude Lévi-Strauss, Auprès de l'Amazonie - Marcelo Fortaleza Flores - 2008 - 52'
La Guerre de pacification en Amazonie
 Yves Billon - 1973 - 80'
Présentation et débat par Marie-José Mondzain, en présence du réalisateur Yves Billon

soir

21h - LES AMIS DES ÉTATS GÉNÉRAUX
Corumbiara
 Vincent Carelli - 2009 - 117'
Présentation et débat par Marie-José Mondzain

Salle **3**

matin

10h15 - JOURNÉE SCAM
Ça rime et ça rame comme tartine et boterham
 Isabelle Dierckx - 2010 - 60'
Puisque nous sommes nés - Andrea Santana, Jean-Pierre Duret - 2008 - 90'
Débat à l'issue de chaque film en présence des réalisateurs

après-midi

14h45 - JOURNÉE SCAM
La Main de Dieu
 François Sculier - 2010 - 87'
Nostalgie de la lumière
 Patricio Guzmán - 2010 - 90'
Débat en présence de François Sculier

soir

21h15 - JOURNÉE SCAM
Vive le son! Florilège sonore du film documentaire - François Porcile - 2010 - 56'
Débat en présence du réalisateur

Salle **4**

matin

10h30 - REDIFFUSION
Mon oncle de Kabylie
 Chloé Hunzinger - 2010 - 52'
Le Chemin noir
 Abdallah Badis - 2010 - 78'

après-midi

15h00 - REDIFFUSION
Alpini - Jean-François Neplaz - 2010 - 59'
Demain
 Carmit Harash - 2010 - 58'

17h30 - REDIFFUSION
Stop for Bud - Jens Jørgen Thorsen, Ole John, Jørgen Leth - 1963 - 12'
Perfect Human (The)
 Jørgen Leth - 1968 - 13'
Haïti. Uden titel
 Jørgen Leth - 1996 - 82'

soir

21h30 - REDIFFUSION
Les Fantômes du zoo
 Mahbooba Ibrahimy - 2009 - 15'
Safar - Tahleh Daryanavard - 2010 - 55'
Vehicle Missing
 Xiao-Dong Guo - 2009 - 70'

Salle **5**

matin

10h15 - HISTOIRE DE DOC : Danemark
Thorvaldsen - Frank Preben, Carl Th. Dreyer - 1949 - 11'
Le Pont du Storstrøm - Carl Theodor Dreyer - 1950 - 7'
They Caught the Ferry - Carl Th. Dreyer - 1948 - 12'
Flugten - Jørgen Roos, Albert Metz - 1947 - 7'
Spiste horisonter
 Jørgen Roos - 1950 - 7'
The Streamlined Pig
 Jørgen Roos - 1952 - 10'
Støj
 Jørgen Roos - 1965 - 11'
Sisimiut
 Jørgen Roos - 1966 - 30'
Ultima Thule
 Jørgen Roos - 1968 - 27'
Débat en présence de Kees Baker et Esther Wellejus

après-midi

14h45 - SÉANCE SPÉCIALE
 La Fiction Ceaușescu
L'Autobiographie de Nicolae Ceaușescu
 Andrei Ujică - 2010 - 180'

soir

21h15 - INCERTAINS REGARDS
Choses qui me rattachent aux êtres
 Boris Lehman - 2010 - 15'
Ce qu'il en reste
 Barbara Spitzer - 2009 - 120'
Débat en présence de Boris Lehman

PLEIN AIR

21h30
Film socialisme - Jean-Luc Godard - 2010 - 102'

En cas d'intempéries, la projection aura lieu en salle 3 à 23h.

Coopérative Fruitière

21h30 - FILMS DU MASTER 2010
Comment recadrer un hors-la-loi en tirant sur un fil - Lamine Ammar-Khodja - 21'
La Zone - Marie Cordenier - 16'
Un tour avant la scène - Pedro Watanabe - 12'
La Pause - Alexis Jacquand - 12'
Tant que j'y suis - Aurore Ferrasse - 25'
À Belle Rouvière, les enfants - Anaëlle Godard - 27'